

Article paru dans:

Bulletin de liaison du groupe international d'étude de la céramique égyptienne, III, 1978.

§ 29. — *Communication de Jean Gascou*, « Amphores byzantines à dipinti grecs de Saqqara ».

Les fouilles de W.B. Emery et de H. Smith à Saqqara-Nord et le dégagement de la tombe de Horemheb par G. Martin ont mis au jour des dizaines de tessons inscrits stratigraphiquement attribuables à la période copte. Un petit nombre de ces documents est à ranger parmi les *ostraka* et n'intéresse donc pas les céramologues. Mais la grande majorité laisse percevoir une corrélation fonctionnelle

entre le support et les écritures. C'est cet ensemble dont MMrs Smith et Martin m'ont aimablement confié l'étude que nous considérons ici.

1) Constance des supports : il s'agit invariablement de fragments d'amphores vinaires côtelées du type N 1-2 de Mlle J. Bourriau, correspondant au type 6, la « typical wine amphora », de W.B. Emery et de L.P. Kirwan, *The Royal Tombs of Ballana and Qustul*, Le Caire 1938, I, p. 388-389, très commun en Egypte byzantine (Alexandrie, Abou Mina, Kellia, Saint-Jérémie, Epiphanius, etc.), et en fait dans tout l'Orient méditerranéen (Palestine, Chypre, Turquie, etc.), et même à Rome (*DACL* s.v. amphore).

N.B. : des observations de M. Rogalsky^{al-Zienwijs} sur le site alexandrin de Kom ed-Dekka, il ressort que la forme a subi une légère évolution entre le IV^e et le VII^e siècle (raccourcissement et élargissement du col, substitution d'une gorge concave à la gorge annulaire de l'embouchure). Cela a permis de classer chronologiquement les écritures et de progresser dans le déchiffrement.

2) Constance relative des écritures, dans la plupart des cas, dipinti à l'encre rouge. Mains cursives et caractéristiquement « fleuries ». Leur topographie, très rigoureuse, permet de les distribuer en deux groupes principaux.

a) Sous les anses, en partant de l'attache de l'anse à la panse, et en remontant vers l'attache du col, dipinti distribués sur deux ou le plus souvent, trois lignes. Mains fines, de petit calibre, apparentées à la cursive documentaire byzantine habituelle.

b) Sur la partie supérieure de la panse, qui ménage une large plage lisse entre les côtelures et la naissance du col, dipinti « fleuris », de très large calibre, étagés sur deux lignes le plus souvent.

Le déchiffrement de ces textes est acrobatique (R. Coles in *Levant* 4, 1972, 81-82), les difficultés proprement paléographiques étant aggravées par le mauvais état de conservation des supports. Leur étude n'a été systématiquement tentée que par les savants italiens du siècle dernier

(*DACL s.v. amphore*) et par L.P. Kirwan, *op. cit.*, p. 401-405. En rassemblant et en critiquant leurs observations, en les confrontant aux miennes, je suis parvenu à quelques certitudes sur les points suivants.

Le groupe (a) donne en première ligne des noms de personne au génitif (Paul, 3 fois Hor. et N. Saq.; Komitos Hor.; Héraklidès N. Saq.; Kollouthos N. Saq.; Zosimos N. Saq.). Les deuxièmes lignes se lisent le plus souvent très mal. Kirwan, qui estime que ces mentions ont trait à des marchands, a cru pouvoir déchiffrer des ethniques. Mais N. Saq. 2474 se lit très clairement comme suit :

Ζωσίμου
κυραμί(ου)
μ

ce qui se compare aisément au dipinto d'Edfou du même type IFAO 13682 :

[Κυ]ριακοῦ
κεραμίου
νη

J'en conclus que nous avons plutôt affaire à des noms de potiers (à des marques d'atelier). Les dernières lignes, comme le montrent les exemples précédents, sont toujours des chiffres entiers, pouvant parfois dépasser la centaine (N. Saq. 3209) : peut-être s'agit-il de numéros de sortie de l'atelier.

Le groupe (b) donne en première ligne des *incipit* chrétiens (christogrammes ou χμγ). Le reste consiste en données métrologiques relatives à la capacité du récipient. On peut en effet isoler, grâce à la documentation de Rome, le sigle de la xeste, qui, à Saqqara a la forme d'un ξ barré suivi de chiffres entiers, compris le plus souvent entre 30 et 50 unités, et de données fractionnelles (1/2 et 1/4). Le sigle est souvent précédé de mentions abrégées relatives sans doute au produit stocké, mais que je ne suis pas parvenu à lire.

Conclusion : observations des céramologues et données paléographes concordent. La présente documentation se répartit entre la fin du IV^e siècle et le début du VII^e. Parallèlement à l'évolution de la forme, se dessine assez nettement un développement graphique : le trait, assez épais au début, tend à s'affiner, de même que s'affirme le goût pour les fioritures, les ligatures, l'allongement baroque des jambages. En revanche la topographie reste remarquablement stable.

L'apport de cette documentation à l'histoire économique est pour le moment assez difficile à mesurer. Ces amphores passent généralement pour des produits importés. Mais l'anthroponymie du groupe (a) n'est nullement incompatible avec l'onomastique égyptienne de l'époque. Si ma lecture du nom de Kollouthos est exacte, elle peut même fort bien être égyptienne. J'ai par ailleurs quelques raisons d'estimer que certaines amphores de ce type trouvées à Kellia proviennent d'Abou Mina.